

si la vertu promet de créer en nous bonheur,
sagesse, tranquillité, calme, le progrès en vertu nous
permet aussi de progresser en chacun de ces états

Jean-Marc Bryard

Les Stoïciens

Pas à Pas

ellipses

Préambule

La question des sources

Tous les ouvrages sur les stoïciens évoquent avec des degrés divers de précision le problème des sources. Il ne nous reste quasiment rien des nombreux ouvrages de l'ancien stoïcisme et du stoïcisme intermédiaire et les seules bases d'étude sont des résumés ou des citations de critiques ou d'adversaires (Cicéron, Plutarque, Sextus Empiricus, Alexandre d'Aphrodise auxquels on peut ajouter les auteurs chrétiens) et de compilateurs (Diogène Laërce, Stobée). Nous possédons en revanche les textes du dernier stoïcisme : Musonius Rufus dont il reste quelques diatribes ou entretiens, Sénèque, Épictète, Marc Aurèle. On a souvent dit que l'orientation plutôt éthique de ces œuvres ne permettait pas de nous renseigner de façon satisfaisante sur la logique et la physique de l'ancien stoïcisme, parties pourtant fondamentales de cette philosophie. Pour de multiples raisons ce jugement demande à être modulé et, en tout état de cause, la lecture précise des textes du dernier stoïcisme nous donne plus d'informations qu'on ne le dit habituellement sur les éléments constitutifs de la logique et de la physique et, surtout, sur la solidarité structurale des trois parties de la philosophie ; ou, pour le dire autrement, c'est moins d'éthique dont il s'agit dans ces textes que de philosophie même en tant que celle-ci met en synergie ses trois disciplines constitutives, ses trois champs interdépendants de savoirs, pour déterminer un mode de vie dont la finalité est la vie heureuse, l'accès au « cours harmonieux de l'existence ». Que l'agir et ses modalités prennent une place prépondérante ici, cela n'est pas contestable mais on ne se prononcera pas adéquatement sur cet agir si l'on n'a pas intégré les enseignements qui relèvent de la logique et de la physique. Les controverses et discussions complexes dont ils ont été l'objet dans l'ancien stoïcisme et que le stoïcisme intermédiaire a cherché à dépasser d'heureuse façon, ne sont plus au centre des textes du stoïcisme impérial, on n'en retient que les éléments « dogmatiques » et les préceptes requis pour la conduite de la vie, réorientée dans et par

la pratique philosophique. Avec ces textes, nous sommes donc bien en face du « système » stoïcien dans son élaboration la plus achevée compte tenu de cette finalité majeure qu'est la vie heureuse.

La perte des textes des auteurs des deux premières périodes du stoïcisme ainsi que le caractère souvent lacunaire et partisan des témoins restent des obstacles majeurs à une reconstitution précise de l'ensemble des éléments doctrinaux de l'école mais il n'en reste pas moins possible, à partir de ce que nous possédons et des textes du dernier stoïcisme, de reconstituer les lignes essentielles, et même certains contenus doctrinaux plus précis, de l'école. Cela ouvre certes sur des controverses et des débats de spécialistes car aucune reconstitution n'est possible sans interprétation et nous n'entrerons pas, dans le cadre de cet ouvrage, dans le détail de ces recherches passionnantes, ce qui n'empêche pas d'indiquer les ressources à partir desquelles un travail plus approfondi est possible. Nous ne voulions pas ici nous arrêter à une liste un peu sèche de références classiquement répertoriées et nous avons préféré sélectionner, à défaut d'exhaustivité, quelques auteurs et références importantes en les accompagnant d'indications susceptibles d'en clarifier la provenance, parfois la fiabilité, et d'en faciliter l'exploitation.

Il reste cependant possible d'aller directement à la lecture de la première partie et de revenir cycliquement à ce préambule consacré aux sources.

A. Les sources stoïciennes

Les sources spécifiquement stoïciennes, outre les fragments des anciens stoïciens réunis par Von Arnim (voir la bibliographie), sont essentiellement les œuvres qui nous sont parvenues des stoïciens de la période impériale c'est-à-dire Sénèque, Musonius Rufus, Épictète et Marc Aurèle. Nous renvoyons donc à notre partie consacrée aux trois périodes du stoïcisme puisque nous y donnons des informations concernant ces écrits qui occupent, par ailleurs, une place centrale dans notre partie sur la conception spécifique de la philosophie comme mode de vie pour les stoïciens. Ce sont prioritairement ces textes qu'il faut fréquenter régulièrement, lire et relire pour s'approprier cette pensée

qui se révèle plus riche et surtout plus « humaine » que ne le laissent penser quelques interprétations qui sont passées dans le sens commun et qui n'ont fait qu'exhiber certaines formules en faisant l'impasse sur le contexte littéraire et l'histoire dans lesquels elles prennent leur sens. Aussi a-t-on souvent réduit Épicète à la distinction entre les choses qui dépendent de nous et celles qui n'en dépendent pas, le stoïcien devenant celui qui maîtrise les choses qui dépendent de lui et tient les autres pour indifférentes du haut de son imperturbabilité. De là l'image du stoïcien inébranlable, un roc en quelque sorte, image que les adversaires même des stoïciens ont contribué à amplifier moins pour susciter l'admiration que pour montrer l'impossibilité de leur sagesse, inaccessible à l'homme. Le retour aux textes mêmes, comme toujours en philosophie, s'impose donc et pourrait bien montrer tout autre chose. Voici donc les textes concernés :

- Pour Sénèque : *Lettres à Lucilius*; *La vie heureuse*; *La brièveté de la vie*; *La tranquillité de l'âme*; *La constance du sage*; *La providence*; *Des bienfaits*; *Du loisir*; *Questions naturelles*.
- Pour Musonius Rufus : *Entretiens* (parfois désignés sous le titre *Diatribes* ou *Prédications*).
- Pour Épicète : *Entretiens*; *Manuel* (qui est un condensé des *Entretiens*).
- Pour Marc Aurèle : *Pensées pour moi-même*.

B. Les sources non stoïciennes

Il faut distinguer ici les compilateurs des témoins-commentateurs.

1. Les compilateurs : Diogène Laërce, Aetius, Stobée

Diogène Laërce

Au premier rang des compilateurs figure Diogène Laërce et son œuvre *Vies et doctrines des philosophes illustres* dont le livre VII est consacré aux stoïciens¹. Nous ne savons rien de l'homme, l'interprétation même de son nom suscite des désaccords chez les spécialistes. Nous ne savons rien non plus sur sa vie, ses activités et on pense qu'il a vécu dans la première moitié du troisième siècle après J.-C. du fait qu'il cite dans son œuvre des auteurs du troisième siècle, en particulier Sextus Empiricus. Il est difficile de lui attribuer une appartenance philosophique, on a parlé de sympathie pour le scepticisme et pour l'épicurisme, ce qui semble plus avéré pour ce dernier mouvement : le dernier livre (X) de son œuvre est consacré à Épicure, Diogène y ajoute trois *Lettres* d'Épicure (à Pythoclès; à Hérodote; à Ménécée, la plus connue) et un recueil de quarante maximes, les *Maximes capitales* comme « couronnement » de l'œuvre.

Comme cela a souvent été remarqué, Diogène n'est pas un philosophe, il n'examine pas les théories philosophiques qu'il expose, il ne s'intéresse guère à l'actualité philosophique de son temps et il s'appuie plus volontiers sur les ouvrages de *Successions de philosophes* (diadokai) qu'il ne pratique directement les textes philosophiques. Il faut sans doute l'imaginer plutôt comme un érudit, ayant un goût prononcé pour la poésie : outre les *Vies*, il a composé un *Pammètres* qui est un recueil d'épigrammes et de chants qu'il dit lui-même avoir composé dans tous les mètres et dans tous les rythmes. On retrouve au moins une cinquantaine de ces épigrammes dans les *Vies*, ils portent souvent sur la mort des philosophes. Érudit-poète donc, il

1. Nous conseillons l'édition Le Livre de Poche, collection « La Pochothèque », traduction française sous la direction de Marie-Odile Goulet-Cazé, 1999. Le texte du livre VII a été établi par Richard Goulet.

accumule et juxtapose des informations venant de sources multiples et variées comme un collectionneur attaché à la vie et aux œuvres des philosophes, n'hésitant pas à fournir bien des détails sur leurs actions et comportements, ce qui lui semble important puisque, pour de nombreuses écoles, la philosophie est un mode de vie et donc l'adéquation entre les actes et les discours est un critère de jugement décisif.

De fait, l'œuvre est truffée d'anecdotes, de digressions, d'allusions historiques, de passages elliptiques, de jeux de mots où Diogène mêle indications biographiques et informations doxographiques sans rédaction finale retravaillée et dans un plan où les incohérences sont nombreuses de même que les incertitudes et les erreurs pour ce qui est du contenu (remarques qui sont largement à moduler pour le livre X sur Épicure, ce qui rejoint ce que nous disions plus haut). Il se dégage cependant de tout cela une ambiance sympathique d'histoire populaire et approximative de la philosophie, si l'on peut dire, et il faut aussi préciser que c'est pratiquement le seul ouvrage conservé consacré aux grandes écoles de la philosophie antique, à leurs histoires et à leurs auteurs, célèbres ou de moindre importance ; il reste donc une source unique et précieuse pour de nombreuses informations qui auraient été définitivement perdues sans lui. D'ailleurs, malgré les défauts multiples que nous avons évoqués, il n'en reste pas moins que tous les commentateurs passent, à des degrés divers, par la référence à Diogène Laërce quand bien même ils le prennent, suivant l'expression de l'un d'entre eux, pour un « compilateur sans génie ».

Le livre VII, consacré aux stoïciens, est le plus long de l'ouvrage. Nous n'en avons pourtant pas l'intégralité puisqu'il s'interrompt au milieu du catalogue des écrits de Chrysippe. Il est probable que Diogène allait bien au-delà de Chrysippe, peut-être jusqu'à Cornutus (auteur du premier siècle après Jésus-Christ). Le livre VII, dans ce qu'il nous en reste, donne donc des informations sur l'ancien stoïcisme : Zénon, Cléanthe, Chrysippe et quelques disciples des deux premiers. Après l'exposé sur Zénon et ses disciples (VII, 1-38), Diogène propose un exposé général des doctrines stoïciennes (VII, 38-160) dont la structure est la suivante : la philosophie et ses parties (39-41) ; première partie de la philosophie, la logique (41-83), divisée en rhétorique (43)

et dialectique (43-48) déjà présentée par un exposé sommaire (43-48), bientôt complété par un exposé plus détaillé (48-83) que Diogène conduit d'abord à partir d'un résumé de Diogène de Magnésie (49-53) puis à partir d'un extrait d'un manuel stoïcien sur la dialectique (54-82). VII, 83 donne quelques formules de synthèse avant d'aborder la deuxième partie de la philosophie, l'éthique (84-131) et, enfin, la troisième partie, la physique (132-160).

Cette partie qui propose un exposé général des doctrines stoïciennes est la plus précieuse pour notre connaissance du stoïcisme ancien. Elle est, malgré les critiques sur la qualité philosophique de l'ouvrage de Diogène, comme nous l'avons signalé, systématiquement mobilisée par les commentateurs et interprètes. Nous n'avons pas fait exception à cette règle quasi incontournable dans notre propre travail et conseillons, évidemment, la lecture de ce livre VII.

Aetius

C'est un doxographe que l'on situe entre la fin du premier siècle avant J.-C. et le début du premier siècle. Pour établir ses propres *Placita* (recueil d'opinions de philosophes), Aetius s'est probablement appuyé sur des doxographies antérieures ; quant à la sienne, elle a essentiellement été reconstituée à partir des reprises dont elle a été l'objet par de multiples auteurs ultérieurs tels Pseudo-Plutarque, Théodoret de Cyr, Numenius d'Ephèse et Stobée, au cinquième siècle dans ses *Eclogai*. Par ces médiations, les informations recueillies par Aetius ont été largement diffusées et réutilisées en Orient comme en Occident. C'est à Hermann Diels (*Doxographi Graeci*, 1879) que l'on doit une tentative de reconstitution de son œuvre à partir des auteurs évoqués ci-dessus qui ont réutilisé les informations données par Aetius. Celles-ci, concernant le stoïcisme, touchent aux trois domaines de la philosophie.

Stobée (Jean)

C'est un compilateur du cinquième siècle après J.-C. auquel Photios consacre le codex 167 de sa bibliothèque et appelle l'œuvre *Quatre livres, en deux volumes, d'Extraits, Sentences et Préceptes*. Le

texte qui nous est parvenu prend la forme différente de deux volumes séparés et traités comme deux recueils différents : les *Eclogae physicae et ethicae* et le *Florilegium*. Stobée se serait appuyé sur les doxologies d'Arius Didyme (1^{er} siècle av. J.-C.) et d'Aetius dont il a reproduit d'importants fragments qui nous sont donc parvenus. Signalons aussi que beaucoup de citations d'Euripide, Ménandre, Sophocle rapportées par Stobée, constituent les seuls fragments de certaines de leurs œuvres perdues dont nous disposons ce qui fait dire à François Picavet que Stobée est une source importante pour la connaissance de la science et de la philosophie grecque, ce qui se confirme pour l'ensemble des informations diverses qu'il nous livre concernant le stoïcisme.

2. Les témoins commentateurs

Cicéron

C'est incontestablement lui qui occupe le premier rang des témoins commentateurs et il n'est pas inutile de nous arrêter pour quelques éléments biographiques le concernant. Marcus Tullius Cicero est né à Arpinum, au nord de Rome en 106 av. J.-C., dans une famille appartenant à l'ordre équestre. À partir de 90, il suit des études juridiques, découvre la philosophie dans les années 88-87 avec l'épicurien Phèdre et l'académicien Philon de Larisse, qui restera pour lui une grande référence. Il travaille en même temps le droit civil avec l'augure Scaevola et la rhétorique avec Apollonius Molon, célèbre rhéteur de Rhodes. Entre 86 et 82, il fréquente le stoïcien Posidonius venu à Rome et assiste à ses cours ; il accueillera chez lui le stoïcien Diodote avec qui il complète sa connaissance des doctrines du Portique. Il traduit du grec en latin les *Phénomènes* d'Aratos, les *Économiques* de Xénophon et des dialogues de Platon. Dès la fin des années 80, il plaide de nombreuses affaires et y rencontre un succès certain, il est déjà un avocat redouté. Il voyage en Grèce entre 79 et 77 où il écoute les épicuriens Phèdre et Zénon de Sidon mais aussi et surtout l'académicien Antiochus d'Ascalon, autre grande référence pour lui. C'est aussi l'année 77 où, revenu à Rome, il épouse Terentia. En 76, il est élu questeur et envoyé en Sicile, il revient à Rome en 73 et franchit dans les années suivantes les étapes de la magistrature jusqu'à son élection au consulat en 64 pour

l'année suivante. C'est en novembre-décembre 63 qu'il prononcera ses *Catilinaires* (contre Catilina, personnage politique des plus corrompus). Il poursuit ensuite sa carrière politique avec des moments parfois difficiles, en particulier dans les années 59-58 où ses relations avec le triumvirat César-Pompée-Crassus sont compliquées et où il subit les attaques violentes de Clodius, un tribun de la plèbe soutenu par César ; il poursuit également ses activités d'écriture jusqu'en 49 où, après la mort de Crassus dans une nouvelle expédition contre les Parthes, la guerre civile éclate entre César et Pompée. Cicéron hésite sur le parti à prendre et bien que César ait souhaité sa neutralité, il rejoint Pompée. Celui-ci est vaincu lors de la bataille de Pharsale en 48, Cicéron ne suit pas ses partisans qui poursuivent le combat contre César et il se retire à Brindes. César lui pardonne ses décisions en 47, Cicéron revient à Rome et décide de se consacrer aux études, se réfugiant dans ses propriétés. Il écrit beaucoup, en particulier la plus grande partie de ses textes philosophiques, dans les années 46-44. La perte de sa fille Tullia en 45 l'affecte considérablement, il trouve dans les études et la philosophie la meilleure des consolations qui puisse être, dira-t-il.

Mais cette année 44 est aussi celle de l'assassinat de César d'où va suivre une période politique à nouveau très troublée. Marc Antoine, qui est dans l'année de son consulat, veut succéder au dictateur, Cicéron prend le parti d'Octave, neveu de César, qui revendique également la succession. Les quatorze *Philippiques* que Cicéron rédige entre 44 et 43 rendent compte de ses positions fermes contre Antoine qu'il souhaite voir déclarer ennemi d'état dans la cinquième, la septième affirmant ensuite que toute paix avec Antoine serait dangereuse et déshonorante pour Rome. En 43, malgré sa défaite à Modène, Antoine est rejoint par Lépide, ils font la paix avec Octave et décident de créer un nouveau triumvirat pour gouverner Rome pendant cinq ans ; ils décident aussi de proscrire leurs ennemis respectifs. Dans la liste d'Antoine figure évidemment Cicéron qui ne sera pas soutenu par Octave qui a peut-être estimé que Cicéron avait le temps de fuir. Mais Cicéron ne quitte pas l'Italie, il se rend dans sa villa de Formiès, attend les soldats d'Antoine et meurt dignement ; dignité absente chez Antoine qui fera exposer sa tête à la tribune des harangues où il a si souvent plaidé.